

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littérature
La revanche de l'Histoire

Francine Bordeleau

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1995). Littérature : la revanche de l'Histoire. *Lettres québécoises*, (78), 9–12.

Littérature : la revanche de l'Histoire

Pendant une vingtaine d'années, les théoriciens de la littérature, portés par la modernité et ses préoccupations esthétiques, ont eu la cote. Et la vogue de ceux qui se réclamaient des « sciences du texte » a jeté un certain discrédit sur les travaux des historiens de la littérature. Aujourd'hui, ces derniers semblent revenir en force. Des universités aux éditeurs, on met en chantier des projets d'histoire littéraire. En tentant d'ouvrir de nouvelles voies.

DOSSIER
Francine Bordeleau

PUBLIER «SON» *Histoire de la littérature québécoise* est un rêve qu'Hervé Foulon, PDG des Éditions Hurtubise HMH, devrait concrétiser au printemps prochain. Il l'a d'ailleurs officiellement annoncé en avril dernier, en donnant force détails aguichants sur son «produit», au cours du congrès de l'Association des professionnels de l'enseignement du français. Hervé Foulon commence sa mise en marché de bonne heure, car il sait que la compétition, pour ce qui concerne les livres d'histoire de la littérature québécoise, risque d'être vive.

Ce rêve, il le caressait depuis longtemps. Mais depuis longtemps aussi, il attendait le *momentum*, comme on dit.

Pourtant, la dernière véritable *Histoire de la littérature québécoise* qui soit digne de ce nom est signée Pierre de Grandpré et date du début des années soixante-dix. Ensuite, donc, plus rien. On rédigea bien quelques anthologies, dont la célèbre *Anthologie de la poésie québécoise*, de Pierre Nepveu et Laurent Mailhot. Mais l'histoire littéraire cessa du jour au lendemain de s'enseigner, et cela eut un effet sur la production des éditeurs.

Aujourd'hui, toutefois, comme le constatait récemment le professeur et critique du *Devoir* Jacques Allard¹, on parle d'une vogue des sociologues et des historiens de la littérature. Après un *vacuum* de vingt-cinq ans. Le mouvement, amorcé dans les centres de recherches universitaires, s'étend aux maisons d'édition, qui se lancent de leur côté dans la préparation de manuels d'histoire de la littérature.

Pour ce qui concerne les éditeurs, ce regain d'intérêt a été en bonne partie suscité, il faut le reconnaître, par la réforme Robillard. En réservant à la littérature québécoise la portion congrue — en tout et pour tout, un cours obligatoire de français² —, cette réforme largement décriée a remis au goût du jour les «Histoires» et les anthologies, qui permettent un survol rapide de la littérature. Et Hervé Foulon, à l'instar de cinq ou six autres éditeurs — dont Beauchemin, Guérin et le Centre éducatif et culturel, dit-on (ce dernier n'a cependant pas cru bon de confirmer ou d'infirmer la rumeur) —, a vu là le *momentum* tant attendu. Car «replacer la littérature dans son contexte historique», comme le dit M. Foulon, est une aventure qui coûte cher : entre 300 000 \$ et 500 000 \$. Pour la rentabiliser, il faut pouvoir compter sur cet important marché que constituent les étudiants.

Des «historiens» aux formalistes

La dernière cohorte d'étudiants à avoir assidûment fréquenté l'histoire littéraire est en fin de compte celle qui se destinait aux belles-lettres. Sous le régime de l'ancien cours classique ! Et encore utilisait-on alors exclusivement le fameux Lagarde et Michard qui, à l'instar de la grammaire Grevisse, est, plus qu'un simple manuel scolaire, une manière de classique. De symbole. La grande littérature française, avec ses écrivains les plus représentatifs, ses périodes charnières, ses courants bien identifiés, ses morceaux choisis, s'étudiait dans le

Lagarde et Michard. Pour ce qui est de l'apprentissage de la littérature, toute la francophonie fut ainsi, pendant un bon moment, au même diapason.

Ça n'était pas très compliqué, le Lagarde et Michard : ça se contentait à peu près de situer les écrivains dans leur contexte historique et de présenter quelques extraits de leurs œuvres les plus importantes. C'était surtout très pompier. D'ailleurs, le Lagarde et Michard n'a pas survécu aux années soixante : devenu obsolète en France, qui vivait alors le triomphe des formalistes, le docte manuel le devint aussi au Québec qui, en matière de courants de pensée, était — et est toujours — fortement tributaire de la mère patrie. Dans nos cégeps, même si on se mit à étudier la littérature québécoise, il n'y eut donc pas de place pour l'histoire littéraire, qui était de toute façon considérée comme une méthode jurassique. Et comme les cégeps constituent, pour les éditeurs d'ici, un marché substantiel, voire, dans le cas d'ouvrages spécialisés, le principal marché, les histoires de la littérature québécoise, qui n'auraient pourtant pas été de trop, sont rarissimes.

Du côté de la recherche universitaire, on se colla à la mode française. Il s'en trouva bien, remarquez, pour continuer à proposer une analyse historique des textes et à subordonner les œuvres québécoises à leur contexte socio-politique. On s'empêcha ainsi de véritablement lire un écrivain comme Alain Grandbois, qui s'insérait mal dans le moule. Et la « nouvelle » critique aquinienne, pour qui l'auteur de *Prochain épisode* a été injustement confiné au projet national québécois, ne cesse de nous exhorter à une relecture de l'œuvre. Mais plusieurs littéraires, trop heureux de participer de plain-pied à la modernité, voire à la postmodernité, se scindèrent en généticiens, structuralistes, constructionnistes, sémioticiens...

Exit, donc, quelqu'un comme Lucien Goldmann dont les travaux, publiés durant les années cinquante et soixante dans des ouvrages comme *Le Dieu caché* et *Pour une sociologie du roman*, rénovaient pourtant considérablement l'histoire littéraire — dans laquelle on ne voyait encore *grosso modo*, à l'époque, qu'une description du contexte de production de l'œuvre accompagnée d'un commentaire plus ou moins « objectif ». Mais voyez-vous ça : Goldmann, qui cherchait à analyser les conditions sociales lues à travers les institutions et les pratiques, de même qu'à établir des relations entre ces conditions et la création individuelle — en somme, pour lui, l'œuvre n'était pas immanente : elle était plutôt tributaire de conditions sociales et d'institutions, et devait être analysée en fonction de celles-ci —, qui eut en Jean-Charles Falardeau un émule québécois notoire, a aussi fortement influencé Pierre Bourdieu, un intellectuel très à la mode aujourd'hui.

Mais, à la fin des années soixante, les idées de Goldmann furent supplantées par celles des « théoriciens », des formalistes qui, avec à leur tête Tzvetan Todorov, Roland Barthes, le groupe Tel Quel et Jacques Derrida, notamment, voulaient instaurer les paramètres d'une science de la littérature. Ceux-là, qui ont reproché à la sociologie de la littérature de Goldmann comme à l'histoire littéraire d'être classificatrices — un tel reproche s'applique bien aux manuels de Lagarde et Michard —, d'évacuer l'essence de l'œuvre et de trop l'étudier en fonction d'un rapport à un contexte, prônaient l'analyse du

texte en soi, par rapport à lui-même. Il s'agissait en somme de « considérer la littérature comme la conscience que le langage a d'être langage, la conscience qu'il a de sa propre épaisseur, de sa propre réalité autonome ; le langage, pour la littérature, n'est jamais *transparent*, il n'est jamais un pur instrument pour signifier un « contenu » une « réalité », une « pensée » ou encore une « vérité » ; c'est-à-dire qu'il ne peut pas signifier autre chose que lui-même », a résumé Italo Calvino dès 1968 au cours d'un entretien télévisé reproduit, plus tard, dans son recueil d'essais *La machine littérature*³.

La perte d'intérêt envers l'histoire littéraire « est également attribuable au déclin du marxisme », remarque Denis Saint-Jacques, directeur du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval (CRELIQ). Avec quelqu'un comme le Hongrois Georg Lukacs, dont les travaux de critique littéraire élaborent les bases d'une esthétique marxiste, l'histoire littéraire fut en effet associée, dès les années vingt ou trente, à cette idéologie. Et ces liens furent renforcés par l'influence de Goldmann, dont les travaux s'inspiraient en bonne partie des principes du matérialisme dialectique.

Pendant deux décennies, le structuralisme et ses ersatz occupèrent donc le haut du pavé intellectuel, nous habituant « à une formalisation beaucoup plus réductrice, austère et décharnée, des processus de lecture », comme devait encore l'écrire Calvino⁴. Cette formalisation excessive, pourrait-on ajouter, devint aussi, pour plusieurs de ses partisans mêmes, une position théorique intenable. À cet égard, le petit monde des littératures de l'Université Laval se souvient sans doute encore de la visite, à la fin des années quatre-vingt, d'A. J. Greimas. La performance du linguiste, invité à livrer la subtilité de sa pensée, déçut quelque peu. Mais le plus troublant est que l'un des pères du « modèle actanciel » — méthode d'analyse dont les principes sont élaborés dans *Sémantique structurale* — osât s'adonner à la critique « impressionniste » d'un texte. Et le théoricien d'en rajouter, de dire haut et fort que le temps du formalisme pur et dur était passé.

Et autant de querelles, pourquoi ? Mais pour tenter d'expliquer cela même qui comportera toujours sa part d'inexplicable, c'est-à-dire la création littéraire (ou, d'une manière plus générale, artistique). Cette explication, Ferdinand Brunetière, un critique français du XIX^e siècle, croyait la trouver par une théorie de l'évolution des genres littéraires. Au même moment, son compatriote Hippolyte Taine, farouche partisan d'un déterminisme strict, tentait de démontrer que la race, le milieu géographique et social ainsi que le moment historique suffisaient à expliquer la production littéraire.

Qui et pourquoi ?

Aujourd'hui, donc, « par réaction contre le caractère insuffisant des travaux des sémioticiens », on revient à l'histoire littéraire. Ou plutôt, précise Max Roy, professeur à l'UQAM (lui aussi engagé dans un projet de manuel d'histoire littéraire),

le paradigme de la recherche n'est plus polarisé comme il l'était : des travaux à caractère sémiotique et d'autres à caractère sociologique [ou historique] s'effectuent en quelque sorte concurremment.

Les «travaux» en question concernent l'histoire littéraire «savante», «pointue», qui est plutôt l'affaire des spécialistes. Toutefois, plusieurs des projets actuellement en cours — ceux de Naïm Kattan pour Guérin, d'Heinz Weinmann pour Hurtubise HMH, de Max Roy... — visent une clientèle scolaire, et plus spécifiquement les étudiants de cégeps. Les prétentions seront donc relativement modestes : il ne s'agit pas tant de révolutionner l'histoire littéraire que d'offrir un panorama de la littérature québécoise.

Pour ces manuels, une première contrainte : «L'obligation de répondre aux objectifs des cours de français (qui, ne l'oublions pas, ne sont pas des cours de littérature)», dit Max Roy. Pour Johanne Tremblay, vice-présidente aux ventes et marketing chez Beauchemin,

tout projet destiné au milieu scolaire est malheureusement tributaire du ministère de l'Éducation, et ce, même si les manuels pour le collégial ne sont pas soumis au processus d'approbation du matériel didactique. Car on ne vendra pas des livres qui sont sans rapport avec les cours.

Et pour des cours, ajoute Max Roy, «on sait qu'on doit d'abord faire avec les auteurs "sanctionnés" par l'institution littéraire, les incontournables». Mais, d'une manière ou d'une autre, une histoire littéraire «ne peut pas faire abstraction de la reconnaissance institutionnelle qu'ont obtenue des écrivains», renchérit Pierre Nepveu, professeur à l'Université de Montréal.

L'institution sanctionne, l'histoire littéraire reproduit, apparemment. En tout cas, «il n'appartient pas à l'historien de la littérature d'adopter un point de vue critique», estime Naïm Kattan.

Par exemple, on n'a pas à déterminer qui, de Gaston Miron ou de Paul-Marie Lapointe, est le plus important ou méritant. Il s'agit plutôt de signaler leur apport à la poésie québécoise et la répercussion qu'ont eue leurs œuvres.

Le jugement sur la valeur de l'œuvre intervient d'ailleurs avant la rédaction, lors de la sélection même des écrivains, souligne Max Roy. C'est ainsi que des historiens, trop pressés ou trop conservateurs, ne virent dans l'œuvre poétique de ce pauvre Arthur de Bussièrès qu'un pâle ersatz de celle d'Émile ; et il fallut d'autres travaux, plus tard, pour la sortir des limbes.

Le rôle de la distance

Pour les historiens de la littérature contemporaine, le problème de l'interprétation — ou de l'évaluation — des œuvres se complique du fait que celles-ci appartiennent en majorité à des écrivains encore vivants. Et qui, parfois pour de mauvaises raisons, occupent encore le devant de la scène. Or, tel auteur dont on parle beaucoup aujourd'hui, voire qui gagne des prix de popularité, sera peut-être jugé — et cette fois, pour les bonnes raisons — insignifiant dans cinq ans. «Une histoire de la littérature récente s'expose forcément à ce danger que constitue l'absence de recul», admet Naïm Kattan. Pierre Nepveu nuance :

Mais le recul est une valeur relative, car au fond les anthologies et les histoires littéraires en disent autant sur

l'époque elle-même que sur les écrivains. Et ces manuels présenteront toujours au moins l'intérêt de témoigner des valeurs et des discours d'une période donnée.

Hervé Foulon, philosophe, croit du reste que toute histoire littéraire, qu'elle s'intéresse à l'époque actuelle ou à des temps révolus, prête le flanc à la critique. «N'importe quel choix peut être contesté ; aussi bien s'y préparer.»

D'ailleurs, croit l'éditeur, il n'y a pas que ce qu'on appelle de grandes œuvres et de grands auteurs qui méritent d'apparaître dans une histoire de la littérature. «Certains auteurs représentent un phénomène, non parce qu'ils ont révolutionné l'écriture ou apporté un ton nouveau, mais simplement parce qu'ils ont su écrire la bonne chose au bon moment. Or, de cela aussi il faut tenir compte.» C'est le cas de ces auteurs dont les œuvres sont adaptées pour la télévision : il s'agit là d'un phénomène qui mérite d'être signalé.

Il n'en reste pas moins que, pour quelqu'un comme Maurice Lemire, professeur à l'Université Laval associé au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et à *La vie littéraire au Québec* — deux projets de recherche d'envergure —, la distance demeure nécessaire. Pas seulement parce que le jugement d'un historien collé sur l'actualité serait moins bon. «Pour classer une œuvre, on établit également un dossier de la critique. Or, certains écrivains obtiennent une critique de complaisance, et on n'est pas toujours apte, sur le coup, à l'identifier comme telle.» Il y a aussi ces auteurs qui œuvrent dans les médias et dans le secteur des communications en général. «Pour cette raison, ils jouissent d'une réception privilégiée. Mais pas forcément de celle qu'ils méritent.» Seule la distance, soutient Maurice Lemire, permettrait de vraiment contrer ce phénomène de «distorsion», comme il l'appelle.

Les objets de l'histoire savante

L'histoire littéraire, pour Maurice Lemire, est un véritable cheval de bataille. Toute sa démarche de chercheur vise à démontrer que la littérature québécoise est beaucoup moins jeune qu'on ne le croit généralement, qu'elle possède depuis longtemps une institution, des structures et des caractéristiques qui lui appartiennent en propre. Ainsi, son projet de recherche *La vie littéraire au Québec* cherche à situer les débuts de la littérature québécoise.

Dans les années cinquante, on niait encore l'existence d'une littérature canadienne-française ou québécoise. Or, notre projet en est rendu au quatrième tome, et il couvre la période 1860-1875 !

Au XIX^e siècle, on publiait peu de romans, c'est vrai. Mais les travaux d'histoire littéraire ont permis de découvrir qu'à cette époque, au Québec, la «conférence» était une pratique littéraire des plus reconnues ; on pouvait être considéré comme écrivain juste parce qu'on avait prononcé des conférences. Ce fut le cas de Crémazie, que ses contemporains définissaient comme un grand écrivain.

Ces mêmes travaux ont permis de défaire certaines idées reçues. Par exemple, on a longtemps cru que, avant le XX^e siècle, les lecteurs étaient seulement des hommes et des étudiants des collèges classiques. Or,

vers 1840, déjà, le Québec compte un important lectorat féminin — dans les couvents, notamment —, et les journaux en tiennent compte, qui publient des feuillets destinés spécifiquement à ce public.

Les travaux de Maurice Lemire et de son équipe peuvent être définis comme «méta-historiques». La méthode consiste à «découper» la matière en fonction de l'institution scolaire, des influences, de la critique journalistique, etc.; puis à en arriver à dire comment s'est constituée une littérature québécoise.

«L'histoire littéraire savante n'exclut désormais plus rien», dit Max Roy. Parallèlement à son projet de manuel scolaire, lui-même poursuit des recherches qui portent sur la réception des œuvres, et qui pourraient se traduire par une «Histoire de la lecture littéraire». La démarche de Roy consiste à identifier les rapports entre l'époque et la façon de lire les œuvres, et comment différentes époques lisent une même œuvre. «L'histoire littéraire devient de plus en plus une histoire du discours littéraire, entre autres», dit Max Roy.

En fait, les objets de ce qu'on appelle la «nouvelle histoire littéraire» sont extrêmement diversifiés, nous dit Denis Saint-Jacques.

Elle étudie les lectures, mais aussi ce qu'on considérait auparavant comme les conditions externes de la littérature, et qui deviennent constitutives de la littérature elle-même. À savoir les discours sur les œuvres, les institutions littéraires, les processus de légitimation des œuvres et des écrivains.

«On peut en somme parler d'un remaniement, d'une réorganisation de l'histoire littéraire en fonction des nouvelles théories de la littérature», dit Clément Moisan, professeur à l'Université Laval et auteur, notamment, de *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?* et de *L'histoire littéraire*.

On n'est plus très loin, en somme, de quelqu'un comme Pierre Bourdieu, dont l'objet d'analyse privilégié est le champ littéraire.

Comment renouveler les manuels

Des historiens de la littérature comme les «néo-marxistes» britanniques Raymond Williams et Terry Angleton vont même jusqu'à étudier comment l'enseignement influence notre perception de la littérature ! Il semble toutefois que les travaux des universitaires n'aient

pas la même influence sur l'enseignement de la littérature aux niveaux secondaire et collégial. «Du reste les liens entre les niveaux ne sont pas évidents», poursuit M. Saint-Jacques.

Sans doute n'y a-t-il pas encore de ponts formels entre les «recherches de pointe» et l'enseignement collégial. Mais l'éditeur Hervé Foulon sent toutefois qu'il est nécessaire de «développer une approche innovatrice». Ainsi «son» *Histoire de la littérature québécoise* veut proposer un élargissement vers des «genres» reconnus (télévision, radio, chanson...); mettre en rapport le corpus québécois avec d'autres auteurs francophone; faire un survol de la littérature québécoise «immigrante» en inscrivant l'apport des écrivains néo-québécois; établir des relations entre la littérature et d'autres formes d'art...

Bref, l'édition scolaire commence elle aussi à chercher à redéfinir l'histoire littéraire.

De nouveaux outils

Peut-être pourra-t-elle alors bientôt trouver une aide précieuse dans les universités. Quelle que soit l'optique privilégiée — plus «moderne» ou plus «conventionnelle» —, tous ceux qui poursuivent des projets d'histoire littéraire sont confrontés au même problème méthodologique : celui de la cueillette des informations. Comment choisir ? Dans plusieurs cas, on travaille «de seconde main», à partir d'histoires littéraires déjà existantes.

Pour résoudre ce problème, l'équipe de Clément Moisan a commencé, avec des collègues parisiens (dont l'universitaire Henri Béhar), à confectionner des banques de données. «Il s'agit là d'un travail périlleux», concède-t-il. L'une des difficultés consiste à trouver les descripteurs corrects : qu'ils soient trop imprécis — ou trop nombreux — et ils deviennent inutilisables.

Ce projet, qui en est encore, pour l'heure, au stade embryonnaire, pourrait révolutionner l'histoire littéraire, croit M. Moisan.

Une fois tous les événements, tous les faits littéraires emmagasinés, on pourrait faire une infinité de recoupements et de rapports, multiplier les approches, élaborer des histoires littéraires comparées...

Autre avantage inestimable : on bénéficierait enfin de données et de statistiques précises (ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui).

Mais on n'en est pas encore là. Que voulez-vous ! L'histoire littéraire a beau redevenir populaire, on n'a pas beaucoup plus d'argent pour autant.

1. Jacques Allard, «Où va la littérature ?», *Le Devoir*, 11 mars 1995, p. D 1.
2. Voir notre dossier «La réforme de l'enseignement du français au collégial : Avancez en arrière !», dans *Lettres québécoises*, n° 77, printemps 1995, p. 11-14.
3. Italo Calvino, *La machine littéraire*, traduit de l'italien par Michel Orcel et François Wahl, Paris, Seuil, 1984, p. 31.
4. *Ibid.*, p. 51.

À ne pas manquer dans le prochain numéro de
Lettres québécoises

DOSSIER :

L'édition des années cinquante et soixante en
hommage à Pierre Tisseyre